

ront toujours y revenir, avec de nouvelles possibilités d'analyses, ce qui, *in fine*, donne raison à Robert Bégouën dans ses choix de conservation et sa vision sur le long terme.

Enfin, certains « pariétalistes » sourcilleux pourront peut-être avancer que ce volume est moins abouti que le précédent dans le niveau d'analyse et d'interprétation de l'art des Trois-Frères. Sans vouloir répondre à la place des auteurs, il faut souligner d'une part que l'objectif affiché n'était pas tellement de reprendre l'analyse minutieuse de la totalité de l'art de cette grotte (entreprise titanique s'il en est, et les relevés de Breuil restent encore pertinents), mais plutôt de changer de perspective, de s'éloigner (légèrement) de la surface gravée et de reconsidérer ce réseau au sein d'une approche paléanthropologique des cavernes du Volp dans leur ensemble, ce qui me paraît également réussi dans la publication. D'autre part, la grotte des Trois-Frères est organiquement liée à Enlène, grotte habitat et troisième composante de ce vaste complexe karstique, dont l'art mobilier sur plaquette présente une iconographie très proche. Leur étude dialectique pourrait mener à de nouvelles connaissances et nous faire progresser dans la perception du monde symbolique des Magdaléniens. La publication d'Enlène étant en cours d'élaboration, on attendra donc encore, mais avec impatience.

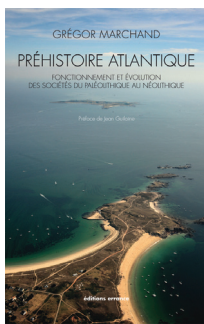
En tout état de cause, il s'agit d'un ouvrage vivement recommandé pour tout public, préhistoriens et amateurs

d'art préhistorique, pour un plaisir de lecture assuré, visuel et scientifique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BÉGOUËN H., BREUIL H. (1958) – *Les cavernes du Volp, Trois-Frères, Tuc d'Audoubert*, Paris, Arts et métiers graphiques, 123 p.
- BÉGOUËN R., FRITZ C., TOSELLO G., CLOTTES J., PASTOORS A., FAIST F. (2009) – *Le sanctuaire secret des Bisons. Il y a 14 000 ans, dans la caverne du Tuc d'Audoubert*, Montesquieu-Avantès, Association Louis Bégouën et Paris, Somogy, 415 p.
- SÉRONIE-VIVIEN M., SÉRONIE-VIVIEN M.-R., FOUCHER P. (2006) – L'économie du silex au Paléolithique supérieur dans le Bassin d'Aquitaine. Le cas des silex à lépidorbitoides des Pyrénées centrales : caractérisation et implications méthodologiques, *Paléo*, 18, p. 193-215.
- SÉRONIE-VIVIEN M.-R., SÉRONIE-VIVIEN M., FOUCHER P., MILLET D., MILLET F. (2012) – Entre l'Adour et la Baïse (partie occidentale du département du Gers) : une importante source de matières premières siliceuses du Ségnoien. *Paléo*, 23, p. 357-366.

Pascal FOUCHER



MARCHAND G. (2014) – *Préhistoire atlantique. Fonctionnement et évolution des sociétés du Paléolithique au Néolithique*. Arles, Éditions Errance, 520 pages. ISBN : 978-2-87772-567-5.

« Pour notre part, c'est l'insondable altérité de ces peuples qui nous frappe et nous fascine, encore et toujours ». Cette citation que je place en exergue est, en réalité, l'épilogue d'une quête – une enquête – qui se développe avec autant de richesse que de pertinence au long de quelque 400 pages. À l'origine de cette quête, le constat que fait G. Marchand : dans l'optique d'une archéologie processuelle (M. Zvelebil, par exemple), il existe un « Mésolithique atlantique » distinct de celui de l'intérieur des terres, où sont réunies les conditions nécessaires à l'émergence de sociétés complexes de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs. En revanche, dans une optique historico-culturelle fondée sur des rapprochements stylistiques (S. Kozłowski, par exemple), il n'existe pas de « Mésolithique atlantique » : la zonation n'est plus longitudinale mais latitudinale, telle la succession, en Europe occidentale, des ensembles Maglemosien, Beuronien et Sauveterrien au premier Mésolithique.

C'est autour de ce paradoxe que se développe le questionnement de G. Marchand, tout en élargissant la question du Paléolithique final au début du Néolithique. Pour le résoudre et le dépasser, G. Marchand va emprunter à diverses écoles de pensée – technologie culturelle, archéologie des processus et des réseaux, archéologie systémique, approche historico-culturelle – ce qu'elles peuvent avoir de meilleur, en ajoutant à la sauce une forte dose de piment personnel. Car dans cet ouvrage, bien trop riche pour en rendre compte avec fidélité, G. Marchand a choisi de s'exprimer très librement et de mener la guerre aux *a priori*, aux préconceptions, aux clichés, aux « hypothèses loufoques », au sens commun, aux mandarins, aux frileux et aux naïfs, pour ne citer que quelques-unes de ses victimes. Oui, il s'agit d'un ouvrage politiquement engagé, où les devoirs des « professionnels » vis-à-vis de leur propre discipline, du patrimoine, du grand public ou des communautés locales sont rappelés avec force. Mais l'humour constamment présent tempère la virulence des critiques : qui oubliera les « flaqes typologiques », les « triangles râblés », le « fumier humain » ?

Mais cet ouvrage est avant tout celui d'un homme de terrain et d'un humaniste, qui va scruter les vestiges archéologiques dans les moindres détails pour tenter de restituer « les conditions même de l'existence de ces groupes humains ». Les « hommes et les femmes » – non, les enfants ne sont pas oubliés ! – sont constamment

présents derrière les analyses les plus scientifiquement rigoureuses et l'on sent l'attachement de l'auteur à ces groupes de chasseurs-collecteurs. Et si le Néolithique est abordé dans l'ouvrage, c'est moins pour ce qu'il apporte ou ce qu'il constitue que pour tenter de comprendre la disparition des chasseurs-collecteurs...

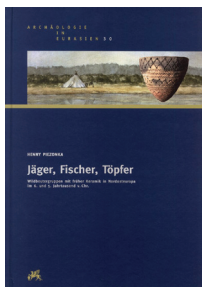
Fruit d'une vaste culture scientifique et d'une riche expérience de terrain, chaque chapitre apporte des points de vue novateurs et pourrait presque constituer une contribution autonome. Le chapitre premier pose le cadre général en exposant avec pertinence à la fois les grandes problématiques actuelles et l'histoire des recherches sur le Mésolithique. Le deuxième chapitre, que tout préhistorien ou futur préhistorien gagnerait à lire, présente une réflexion méthodologique stimulante sur les axes temporel et spatial de la recherche, la notion de style, la modélisation du fonctionnement des sociétés préhistoriques et le concept même de chasseur-cueilleur. Le troisième chapitre aborde les variations paléo-environnementales, dans une synthèse à la fois claire et informative. C'est au chapitre 4 qu'est dévolu l'exposé des connaissances sur les sociétés préhistoriques de la fin du Paléolithique au début du Néolithique, dans une région « atlantique » ou « occidentale » dont la géométrie est, en vérité, plus que variable : car la côte atlantique, au Paléolithique, était bien loin, les sites maintenant ennoyés et les données bretonnes, au cœur de la réflexion, se révèlent au mieux frustrantes, si ce n'est franchement indigentes avant le second Mésolithique. Ce qui n'empêchera pas G. Marchand, dans le long chapitre suivant, de tout mettre en œuvre pour tenter de restituer le fonctionnement de ces sociétés anciennes, en interrogeant habilement à la fois les données actualistes – contraintes de l'environnement et ressources potentielles – et les vestiges archéologiques – diversité des sites, de leur emplacement, des structures, gestion de l'espace au travers des déplacements de

roches, des provinces stylistiques et de la parure. Cette analyse du fonctionnement des sociétés conduit à revenir, *in fine*, à la question de départ : les groupes qui nous ont laissé Tévéc ou Hoëdic appartenaient-ils à des « sociétés complexes »? Mais je me garderai bien de dévoiler la réponse de G. Marchand, non plus que la façon dont il réconcilie la mise en évidence d'une réelle individualité des sociétés littorales de Bretagne – au moins pour le second Mésolithique – avec des provinces stylistiques qui les rattachent clairement à des entités de l'intérieur des terres. Car il faut lire ce livre, que l'on soit ou non passionné par la « Préhistoire atlantique ». Chacun y trouvera à s'enrichir, que ce soit sur le plan théorique, méthodologique ou factuel. Au final, ce livre est en effet un plaidoyer pour une discipline préhistorique critique, lucide, ouverte, informée, une archéologie des réseaux – de sites, d'échanges –, une archéologie de la mobilité, qui nous concerne tous.

Personne ne croira cependant que ce livre ne mérite aucune critique. J'ai effectivement été gênée par le cadre spatial fluctuant de la recherche, et j'ai regretté que, sur le thème annoncé dans le titre, l'ouvrage reste autant « franco-français » dans son emprise géographique. Plutôt que de chercher les données qui manquent dans l'Ouest de la France jusque sur la côte méditerranéenne, n'aurait-il pas été plus judicieux de les chercher, plus au Nord ou plus au Sud, le long de la façade atlantique? Mais ma critique la plus sévère, est, hélas, bien trop répétitive : l'absence d'index! Elle est d'autant plus frustrante ici que ce livre recèle, au fil des paragraphes, de nombreuses idées, analyses que l'on aimerait bien pouvoir retrouver facilement...

Catherine PERLÈS

UMR 7055 « Préhistoire et technologie »
Université Paris-Ouest Nanterre



PIEZONKA H. (2015) – *Jäger, Fischer, Töpfer. Wildbeuter mit früher Keramik in Nordosteuropa im 6. und 5. Jahrtausend v. Chr.*, Bonn, Habelt (Archäologie in Eurasien, 30), 437 p. et 107 pl. h. t., ISBN 978-3-7749-3932-5

L'ouvrage de Henny Piezonka nous offre un point très complet sur un complexe culturel appelé naguère « Néolithique forestier » et qui s'étend sur une vaste zone située entre la Biélorussie et la mer de Barents, englobant le Nord-Est de la Pologne, la Biélorussie, le Nord-Ouest de la Russie, les États baltes, la Finlande et l'extrême Nord-Est de la Norvège. De manière à première vue paradoxale, ce « Néolithique forestier » se compose exclusivement de cultures de chasseurs-cueilleurs; l'usage du concept de Néolithique renvoie ici à la tradition de la recherche soviétique, pour laquelle l'apparition d'un seul des critères associés classiquement à l'avènement

du Néolithique suffisait (et suffit encore, pour les continuateurs de cette tradition) pour décréter la fin du Mésolithique. En l'occurrence, il s'agit de la maîtrise de la technique céramique. L'ouvrage est donc consacré aux cultures de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs « céramisés » ayant occupé, entre 6000 et 4000 av. J.-C., un domaine qui ne sera véritablement touché par l'expansion du mode de vie agricole que dans la seconde moitié du IV^e, voire le début du III^e millénaire. Ces cultures sont partie prenante du vaste complexe des céramiques de chasseurs à fond pointu, disséminé, entre le XIV^e et le III^e millénaire avant J.-C., sur une immense bande de territoire reliant le Japon au Sud de la Scandinavie via la Chine, la Sibérie et la zone forestière du Nord-Est de l'Europe. Ces céramiques forment un ensemble assez varié mais que rassemblent les deux dénominateurs communs constitués par le fond pointu et le décor impressionné. L'auteur nous offre un point très complet, dans un ouvrage clair et didactique, agrémenté de nombreuses cartes, tableaux chronologiques et listes de dates radiocarbone. Sa synthèse, issue d'une thèse soutenue en 2010 à l'université